

CAMILLE MELLOY

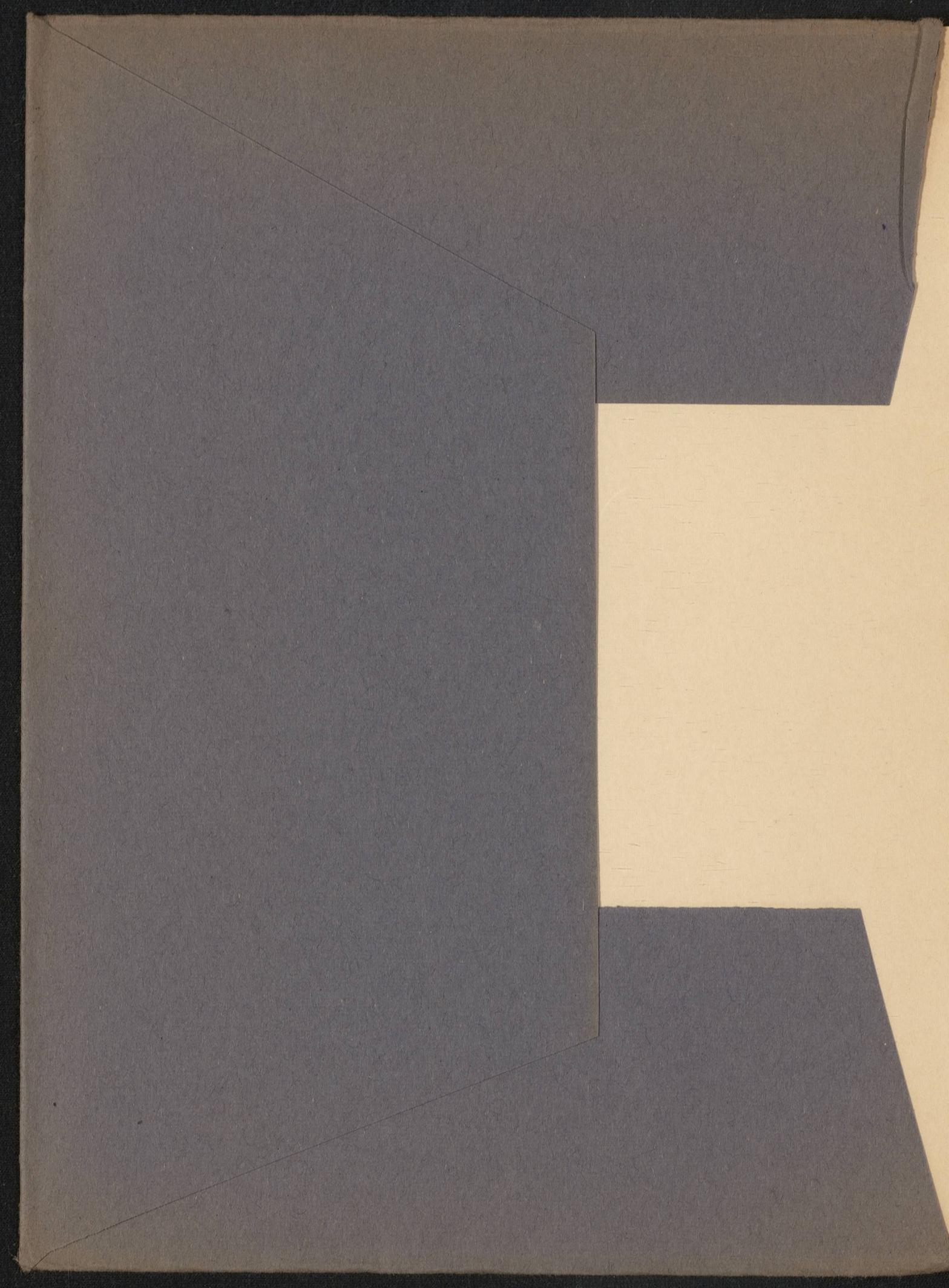
VARIATIONS

sur des

THÈMES IMPOPULAIRES

ÇA IRA

(1939)



MLP
6843

VARIATIONS SUR DES THÈMES IMPOPULAIRES

QUELQUES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

VERS

Le Soleil sur le Village
(2^e édition) Rex, Louvain

Le Parfum des Buis
(Prix spiritualiste 1930) Perrin, Paris

Retour parmi les Hommes
(couronné par l'Académie française) Perrin, Paris

Enfants de la Terre
(Prix Edgard Poe 1934) Bloud et Gay, Paris

Le Miserere du Trouvère
Desclée de Brouwer, Paris

RÉCITS, CONTES, ET NOUVELLES

L'Offrande filiale Epuisé

Contes de Noël et d'Épiphanie
Desclée de Brouwer, Paris

Le petit Flouc Desclée de Brouwer, Paris

Blacky, chien Epuisé

Le Jongleur de Dieu
Desclée de Brouwer, Paris

ESSAIS

Le Beau Réveil Cattier, Tours

Le Livre des Fêtes Epuisé

Le Catholicisme en Finlande
Pensée catholique, Liège

VOYAGES

Voyages sans Bædeker
Éditions de Belgique, Bruxelles

Suomi ou le bonheur en Finlande
Éd. Alsatia, Paris

TRADUCTIONS

Contes à Poucette, de Stijn Streuvels
Desclée de Brouwer, Paris

La Harpe de Saint François
de Félix Timmermans, Bloud et Gay, Paris

CAMILLE MELLOU

VARIATIONS

SUR DES

THÈMES IMPOPULAIRES

ÇA I R A
A N V E R S
M C M X X X I X

TRANSPARENCES

**La paix du soir s'attarde longuement
Sur le miroir ovale du vivier
Où le réel s'inscrit dans les images :**

**Un poisson rouge est à l'ancre en plein ciel,
Puis fend, sans les troubler, des reflets d'herbes;
Un caillou luit sur un lit de nuages.**

**Telle est mon âme, où le monde donné
Descend mêler ses avars contours
Au monde immense et prodigue du songe.**

**Règles distincts et fondus à la fois,
Si nets, si fabuleux, qu'on peut les croire
Vrais l'un et l'autre, ou tous les deux mensonge.**

MAREE HAUTE

Un ciel où le gris clair se mêle
Au gris sombre. En aval de Melle
L'Escaut pousse des eaux prodigues
Entre ses digues
Parallèles.

Sur un fond vert neuf de prairies
Où des rouges de tuile rient
Glisse un chaland à voile neuve.
L'acier du fleuve
Bouge et brille.

Au-dessus de la plaine basse,
Sur le ciel gris le bateau passe,
Aile ouverte, et, muet, prolonge
Son calme songe
Dans l'espace.

JEU D'ETE

La mare, où le jour déchire
Sa robe d'azur aux joncs.
Un brusque et secret plongeon
Creuse un cercle qui s'étire.

Tout en métal indigo,
— On dirait de minuscules
Avions, — les bibellules
Croisent leurs vols inégaux.

Une aigrette qui voyage,
— De pissenlit ? de chardon ? —
Petit parachute dont
Erre en l'eau l'inverse image,

Creuse un cercle qui s'étire.
Et son ombre exacte, prompte
A la joindre, monte, monte
Disparaître en son baiser.

NUAGES

Les nuages font au ciel
Des paysages mobiles :

Remparts croulants d'une ville
Dans un combat irréel ;

Iles que l'azur échancre
D'une dentelle de fjords ;

Voiles qu'enfle, encore à l'ancre,
L'attrait d'invisibles ports ;

Jardins pâles où moutonne
La frondaison des massifs ;

Ou divans mols et pensifs
Pour les rêves de l'automne.

La féconde poésie
Des heures et des saisons

Change ainsi les horizons
Au gré de sa fantaisie.

Mondes vains du devenir,
Fuyantes architectures,

La plus belle image dure
Trop peu pour s'en souvenir...

INVITATION AU REVE

Le jour était si délicat,
L'azur de satin tendre
Luisait d'un si fragile éclat
Que je pouvais m'attendre,
Si quelque branche osait plier,
S'il naissait un murmure,
A voir le monde s'effeuiller
Comme une rose mûre.

Mais l'air ni l'eau ne remuait,
Reflet, ombre ni moire,
Et le feuillage était muet,
Jusqu'à me faire croire,
Tant cette calme fixité
Semblait peu naturelle,
Que le brillant morceau d'été
N'était qu'une aquarelle.

Je me sentais mourir de spleen,
Quand, né de mon attente,
Le cygne blanc de Lohengrin
Parut, nef éclatante,
Et sans que rien osât bouger,
O rêve, nous partîmes,
Sous le ciel bleu, dans l'air léger,
Vers les pays sublimes.

IMAGERIES

Une île, et sous les cocotiers
Brodant sa brousse,
Des huttes comme des moitiés
De pamplemousse.

Corps de bronze, pagnes rayés
Et cris sauvages,
Un va-et-vient, pour m'effrayer,
D'anthropophages.

Air capiteux de mil huit cent,
Chargé d'épices,
De fruits d'ambre et de fleurs de sang.
O précipices !

Mon cœur naïf s'étant prêté
A l'hypnotisme
Se peinturlure de bonté
Et d'exotisme.

ACCALMIE

Sur le soir d'or noircit la verdure.
Le ciel échappe au temps et au lieu.
Fauve terrible et doux, la nature
Ronronne d'aise aux pieds de son Dieu.

La Douleur ne serait qu'un symbole ;
Qu'un mythe usé, vaincus et vainqueurs.
J'entends, comme une rumeur d'école,
La joie innombrable au fond des cœurs.

Ce soir, mon âme est presque divine :
Quel clair message a-t-elle reçu ?
Je voudrais serrer sur ma poitrine
Tout le bonheur que je n'ai pas eu.

DECOUVERTES

Feuillets usés d'un livre souvent lu,
Le jour tourne ses heures où s'aligne
Un texte morne : sons, lumières, — signes
Toujours pareils qu'on n'interroge plus.

Voici pourtant sur la pâleur des draps,
Que le soleil de neuf heures, sans bruit,
Pose une douce patte d'or, et puis
Son mufle chaud, et vient lécher mon bras.

A la fenêtre, où le beau temps regarde,
Le vent clair et léger fripe un peu d'ombre ;
Et dans la branche en fleurs qu'un pommier darde
Rit tout avril, blanc de vergers sans nombre.

Présence du silence : une harmonie
Infiniment subtile en gris mineur,
Poussières de soupirs et de rumeurs
Qu'un contrepoint subtil noue et délie.

Tout est si pur et si prodigieux :
L'or obscurci des instants familiers
Que la routine a tant humiliés
Brille plus neuf, et plus cher, à mes yeux.

**Dehors, on vit aveugle. Ici, plus sage,
A mon réveil, avant que l'infirmière
M'ait salué de sa voix de lumière,
J'ai reconnu, ô Bonheur, ton visage,**

**Où tes pas, suivi tes gestes comme
Un va-et-vient de tendres prévenances,
Bonheur trop simple, hélas, pour plaire à l'homme
Dont l'âme est prise au jeu des dissonances.**

QUELQUEFOIS ON PASSE...

Quelquefois on passe, injuste et distrait,
A côté d'un cœur, à côté d'un livre
Où mûrit en vain le rare secret
 Qui nous eût fait vivre.

Un détail de mise ou d'état civil
A nos prompts dédains fournit un prétexte ;
Un nom trop modeste, un papier trop vil
 Condamne le texte.

Et l'on va, blâmant le Sort, sans avoir
 Voulu reconnaître
Le bourgeon d'amour, d'amitié, d'espoir
 Qui cherchait à naître...

PIECE POUR CLAVECIN

Vos mélancolies
Et votre douceur,
O photos pâlies...
— Cousines ou sœurs —

A quel nom s'attarde
Votre adieu si doux ?
Enigme que garde
Le passé jaloux.

Dans le cadre ovale,
Noir à filet d'or,
Le visage pâle
Est plus pâle encor.

Sous le front trop sage
Cet œil étonné
Comme le corsage
A l'air suranné.

Bonheur en veilleuse,
Précieux secrets,
O fleur merveilleuse
Que garde un portrait !

Ces choses trop tendres...
Notre cœur durci
Hésite à comprendre,
A nier aussi :

Grisé d'aventures,
Mais pleurant toujours
Vos « ivresses » pures,
Premières amours...

O photos pâlies,
Miroirs reflétant
De rêve embellies
Nos âmes d'antan.

Las ! sans doute n'est-ce,
Le bonheur rêvé,
Qu'en toi, ma jeunesse,
Que je l'ai trouvé.

CHANSON DECADENTE

Oh ! l'étrange, étrange dimanche...
Mon âme est pâle comme si
Le vent mauvais cassait les branches.
Laissez Ravel et Debussy :
Faites pleuvoir sur ma fatigue
La fraîche caresse de Grieg.

Je suis soudain redevenu
L'enfant malade et taciturne
Qui reflétait tant d'inconnu
Dans ses yeux de velours nocturne.
Ah ! rejouez-moi Debussy
Ou Ravel, ou Poulenc... Merci.

Non, ces figures et ces livres
Et ce jardin décoloré !
Il y a tant d'angoisse à vivre
Qu'il ferait bon d'être enterré.
Mais chantez-moi (mon cœur chavire !)
«Il était un petit navire».

L'INSENSIBLE

Sent-il la fraîcheur de l'azur,
Le feu des roses ?
On le dit froid : sa bouche est close,
Ses yeux sont durs.

Il a peut-être — qu'en sais-tu ? —
Dans sa pensée
Tant d'amertumes entassées
Qu'il n'en peut plus.

Peut-être a-t-il lutté si fort
Qu'il en suffoque,
Et tant meurtri son cœur en loques
Qu'il le croit mort.

...Si cette âme au secret trop beau
Était de celles
Qu'une fierté jalouse scelle
Comme un tombeau ?

CHANSON DE FOU

Le vent gémit dans le grenier.
(Tous les bonheurs m'ont renié.)

Il hurle et heurte aux volets clos.
(Tous les serments d'amour sont faux.)

Souple, il se glisse sous la porte.
(Mes illusions sont bien mortes.)

Dans la chambre il souffle le froid.
(Sur leurs tombes plantons des croix.)

Il éteint la lampe et s'en va.
(Il ne me reste que cela :)

Le vent a tué la maison.
(...Des croix noires dans le gazon.)

CONTE DE NOURRICE

Cette nuit, c'est cette nuit
Que la sorcière Araignée
(Chut ! ne faisons pas de bruit.)
Que la sorcière Araignée
— La vilaine est pas peignée ! —
S'en est allée en forêt ;
Pour quoi faire, s'il vous plaît ?

Cette nuit, c'est cette nuit
Qu'elle va tendre sa toile
(Chut ! ne faisons pas de bruit.)
Qu'elle va tendre sa toile
Pour attraper une étoile.
Oh ! la sottie ! Mais un sot
A souvent le dernier mot.

Cette nuit, c'est cette nuit
Qu'une étoile trop distraite
(Chut ! ne faisons pas de bruit.)
Qu'une étoile trop distraite
— Pauvre étoile du Poète ! —
Mourut, seule et sans adieux,
Prise aux fils insidieux.

**Cette nuit, c'est cette nuit
Que la Vieille l'a mangée
(Chut ! ne faisons pas de bruit.)
La Vieille qui l'a mangée
En princesse fut changée ;
Mais dans la forêt perdu,
Le poète s'est pendu !...**

J'AI FAIT SEPT FOIS LE TOUR...

**J'ai fait sept fois le tour du monde,
Mille fois le tour de mon cœur.
On en revient : la terre est ronde,
Toujours pauvre et pareil le cœur.**

**Tisonne l'âtre et clos la porte,
Coupe le pain, mouds le café.
De froid mon âme est demi-morte :
Je voudrais bien la réchauffer.**

**Vieux gestes de la vieille vie !
Souvenirs en rond près du feu !
Tant de routes que j'ai suivies
Me ramènent près de ce feu...**

**De soupirer est-ce la peine ?
La mort viendra, la mort viendra :
Elle ensevelira ma peine
Dans le plus moelleux de ses draps.**

MARCHAND DE COMPLAINTES

Son rêve tremblant et sublime
Il l'a mis en petits couplets.
Ça chante bien, le rythme plaît
Et l'accord de vielle à la rime.

Ça touche les fols écoliers
Comme les graves humanistes.
Quand les strophes se font plus tristes
Les gens sont plus émerveillés.

Or, ces bruits d'eaux, de harpe ou d'ailes,
Ils sont — gaîté feinte, pleurs vrais —
Imprimés, hélas, à ses frais
Sur du vil papier à chandelles,

Et ces feuilles qu'enfants, voyous,
Soldats, trottins, la foule achète,
C'est, en deuil sous un air de fête,
Toute son âme pour dix sous.

UN MENDIANT...

Un mendiant m'a regardé
Qui ressemblait à Paul Verlaine.
Pourquoi, pourquoi me demander
L'aumône ?... Je n'ai que ma peine.

Quelle misère ! Il pleut partout,
Dans les cœurs comme sur la ville.
S'il est du bonheur, Dieu sait où !
Ma pauvre âme, tiens-toi tranquille...

La détresse d'un seul passant,
Tant de détresses qu'on ignore !
Tous les sanglots ont même sens,
Verlaine ou violon de pauvre.

Ah ! notre peine !... Est-elle à nous ?
La peine est épouse commune ;
Elle a cent mille rendez-vous,
Mais de chanson n'en connaît qu'une.

L'INCOMPRIS

J'étais seul parmi les hommes,
Ne pouvant jamais
Marcher au pas que rythmait
Leur tambour ronflant et creux.
J'étais seul parmi les hommes,
Pauvre et douloureux.

Pourquoi, frères, tant de haine ?
Que ne laissez-vous,
Sans l'accabler de vos coups,
A son rêve l'étranger ?
Las ! était-ce bien la peine
De vous en venger ?

Je reviens de chez les hommes
Vides les deux mains,
Les pieds meurtris aux chemins.
Les envieux sont vainqueurs !...
Je reviens de chez les hommes :
— Mais voici mon cœur !

REVE D'AVENIR

Etre plus tard un beau pommier
Lourd de pommes,
Pour Vous, mon Seigneur, tout premier,
Et pour les hommes :

Afin, à la main qui se tend,
Que je donne
Toute ma vie en ce présent
De mon automne;

Et l'hiver venu, pauvre et pur,
Qu'on ne voie
Dans mes branches rien que l'azur
Et que la joie !

AMOUR

Amour, sois lumière !
Ne sois pas la flamme
qui s'agite au vent
et dévore l'âme.

Vrai, tu sais calmer.
Faux, ta voix nous trouble.
(Mal de mal aimer :
solitude double.)

Vrai, ta marche est joie,
ton geste rythme, ordre.
Faux, tu veux des proies :
tu baises pour mordre.

Amour vrai, si haut,
si saint et si pur
que seuls les plus grands
sont à ta mesure...

Vrai, même trahi,
même si tu meurs,
tu fis vivre, on t'aime,
ta clarté demeure.

**O rayon jailli
de l'aube première,
astre magnifique,
amour, sois lumière !**

SAGESSE

Le temps n'est plus des orages
«Désirés» ou non :
L'amour change de visage,
La douleur, de nom.

On n'exige plus, on donne
De sa pauvreté,
Et les droits qu'on abandonne
Font de la bonté.

Le cœur, plus sage, aussi tendre,
S'éclaire au passé
Et pardonne sans attendre
Qu'on l'ait offensé.

A voir l'amitié mortelle
D'avance soumis,
Il s'obstine à croire en elle
Pour croire aux amis.

A L'ENSEIGNE DU « VRAY VAGABOND »

**Je veux avoir raison
De mon bonheur bourgeois.
J'ai bouté avec joie
Le feu à la maison.**

**La terre s'offre, ouverte.
A ses milliers d'orées
M'attend, verte ou dorée,
Une autre découverte.**

**Ah ! nul plaisir ne vaut
De goûter chaque jour
A la peine, à l'amour,
L'esprit d'un vin nouveau.**

**Ah ! la source imprévue
Qui jaillit quand il faut,
Et la chance, à propos
Réparant la bévue !**

**Poucet, jette ton pain
Et garde tes cailloux :
Le bonheur est jaloux
D'hier et de demain.**

ALIBI

O Robinson, Robinson,
Tu m'admis, petit garçon,
A ton aventure.
Mais les miens n'ont jamais su
De quelle âme j'ai reçu
Cette investiture.

Que j'ai vécu quarante ans
Dans ton île hors du temps,
Nul ne m'en soupçonne.
On me cherche où je ne suis
Et la haine me poursuit
Sans trouver personne.

Le silence est mon départ,
La distance et le rempart
Qui défendent l'île.
Qu'on me dise naufragé, —
A mon rêve banni, j'ai
Ouvert cet asile :

De ton île, ô Crusoé,
De cette arche de Noé
Naïve et sommaire,
Braconnant je ne sais où,
Il a fait un vaste zoo
Peuplé de chimères.

Ce bois fée est à moi seul.
L'oubli n'est pas un linceul
Ni l'ombre une geôle.
Le fardeau des jours maudits
Se fait, dans ce paradis,
Doux à mon épaule.

Même plein de mon secret,
Nul aveu n'en trahirait
L'âme, vive ou morte,
Non pas même, où je l'enclos,
La bouteille que le flot
Oublieux emporte.

IN MANUS TUAS...

**N'avoir ni passé, ni futur.
O présent, parfaite aventure !**

**Debout comme un clair Saint-Michel
Sur une flèche à fleur de ciel,**

**Ne touchant par ce point d'acier
Le monde que du bout d'un pied.**

**Rang, titre, état civil, pourquoi ?
Etre : seconde qui fait loi.**

**Le passé, s'il fut, est passé.
Si l'avenir sera, qui sait ?**

**Dieu me tient, oisillon sans aile,
Dans sa grande main paternelle**

**Et mon cœur bat entre ses doigts.
Le passé, l'avenir, pourquoi ?**

P. P. C.

Puisqu'il faut à l'âme
Moins d'ombre et plus d'air,
(Qu'on me vante ou blâme
Est tout secondaire)

Au centième étage
D'une ville d'or
(Le nom de l'Etat, je
Vous le cache encor)

J'ai voulu mon gîte.
Adieu, camarades.
Entrée interdite
Même à Scotland Yard.

Mémoire abolie;
Tout pas effacé ;
Vidé, vin et lie,
Ce pauvre passé.

De là-haut le monde
A l'air superflu.
Si sa haine gronde
Je ne l'entends plus.

**Rancune, abandonne
Ton «glaive irrité» :
Ma fenêtre donne
Sur l'éternité.**

JUIF ERRANT

Par les nuits de vent mon cœur te repère
Dans la brousse indienne ou la steppe russe,
Marcheur sans bissac, gibier sans repaire,
Pauvre Ahasvérus !

Est-ce la tempête ou ta vieille angoisse
Qui fouette ta course aux mille périples ?
Sondez son malheur, chrétiens sans paroisse,
Maîtres sans disciples !

Qu'un banc serait doux au forçat nomade !
Mais point de repos : la Terre est son baigne.
O chaumes heureux nichés dans le calme
Des vertes campagnes !

Vous le lapidez, méchants; pour quoi faire ?
Notre vieux remords, notre vieille histoire
C'est lui qui les garde. Il n'est pas l'enfer
Mais le purgatoire.

Il revêt pour nous le sac et la corde,
Ce pénitent gris de toutes les races,
Sûr d'un jour tenir la Miséricorde
Qu'il suit à la trace.

Portons avec lui la faute et la peine :
Le sang de ses pas autour de la Terre
D'erreur en aveu remonte et ramène
Au pied du Calvaire.

DEDICACE A ST. FRANÇOIS D'ASSISE

François, poète et chevalier
D'une cause toujours perdue,
De l'amour sanglant et raillé,

Ton âme en feu chante, éperdue,
Seule sage au milieu des fous,
Où la mienne se serait tue.

Jouant le néant pour le tout,
Doublant à chaque coup la mise,
Plus téméraire à chaque coup,

Tu y laisseras ta chemise !
Afin, à ce terrible jeu,
En te perdant, de gagner Dieu.

Ce gouffre, en renversant la tête,
Où tu marches toujours penché,
Sourd à tout appel étranger,

L'abyssal zénith qui reflète,
Positif et vrai, l'univers
Que nous ne lisons qu'à l'envers,

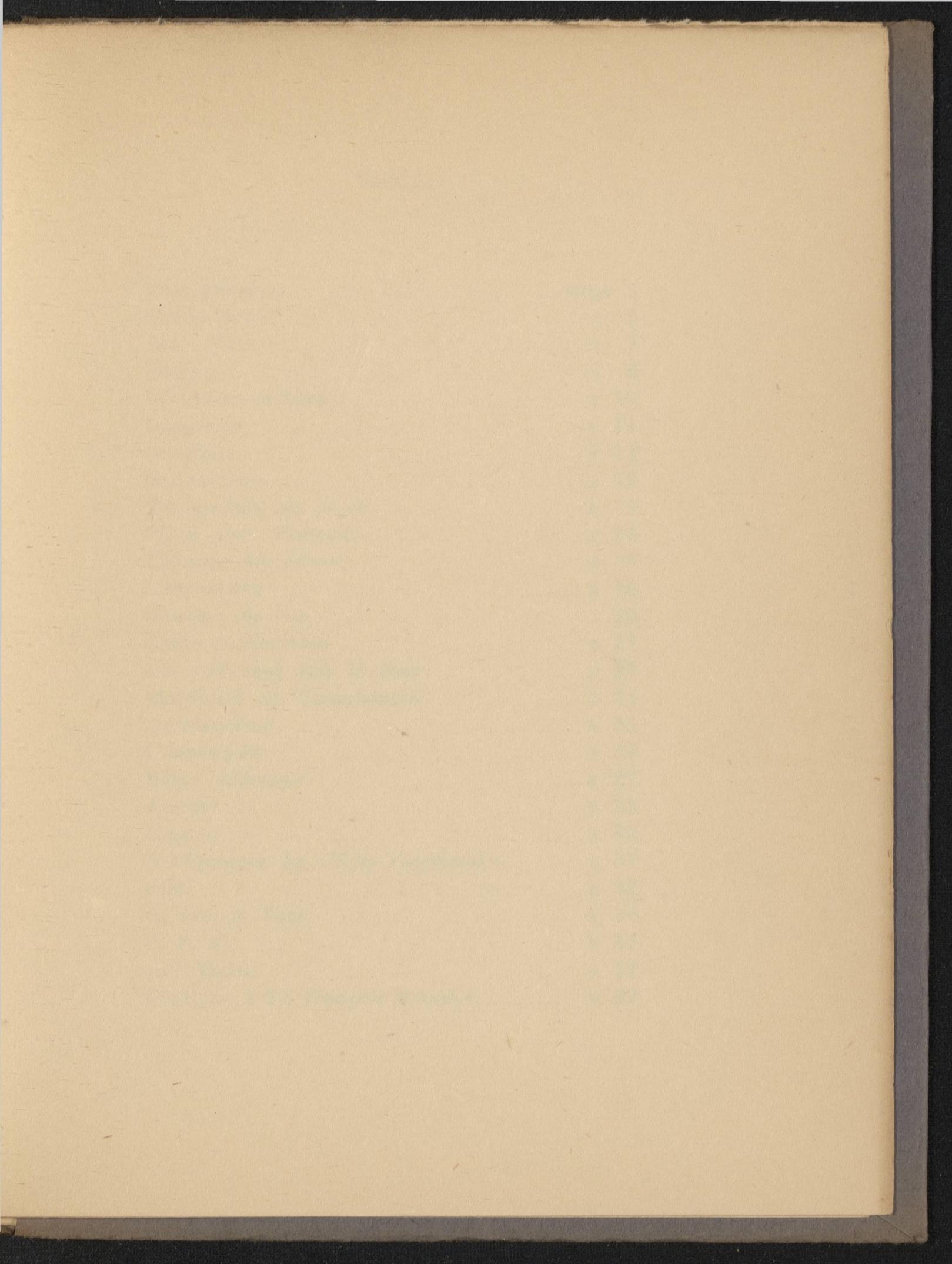
L'aventure folle où tu plonges
Libre et nu, sans rien qui prolonge
Le monde, et tout au flot divin,

Le ciel t'a pris en son vertige :
Chute en haut toujours plus rapide,
Du lépreux jusqu'au Séraphin,

D'une étreinte à cette autre étreinte
Qui te perça de ses empreintes ;
— L'Amour d'abord et à la fin !

Casse-cou logique et sublime,
Outlaw pour les pusillanimes,
François, céleste dévoyé,

Ah ! que n'ai-je ton cœur, ton souffle,
Et, moi qu'attire aussi ce gouffre,
Le courage de m'y noyer !



TABLE

| | |
|---|---------------|
| Transparences | page 5 |
| Marée Haute | » 6 |
| Jeu d'Eté | » 7 |
| Nuages | » 8 |
| Invitation au Rêve | » 10 |
| Imageries | » 11 |
| Accalmie | » 12 |
| Découvertes | » 13 |
| Quelquefois on passe | » 15 |
| Pièce pour Clavecin | » 16 |
| Chanson Decadente | » 18 |
| L'Insensible | » 19 |
| Chanson de Fou | » 20 |
| Conte de Nourrice | » 21 |
| J'ai fait sept fois le tour | » 23 |
| Marchand de Compiantes | » 24 |
| Un Mendiant | » 25 |
| L'Incompris | » 26 |
| Rêve d'Avenir | » 27 |
| Amour | » 28 |
| Sagesse | » 30 |
| A l'Enseigne du « Vray Vagabond » | » 31 |
| Alibi | » 32 |
| In Manus Tuas | » 34 |
| P. P. C. | » 35 |
| Juif Errant | » 37 |
| Dedicace à St. François d'Assise | » 39 |

JUSTIFICATION DU TIRAGE

**Achevé d'imprimer le 15 janvier
1939 pour les éditions « Ça Ira »,
62, avenue Cruys, Deurne-Anvers.**

**Les éditions « Ça Ira » se réservent
tous droits.**

**Il a été tiré de cet ouvrage cent
exemplaires sur papier Featherweight,
numérotés de 1 à 100, dix exemplaires
sur Hollande van Gelder, numérotés
de I à X et deux exemplaires marqués
A et B hors commerce.**

Exemplaire No. 031



